

Octavia E. Butler

La Parabole du semeur

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par PHILIPPE ROUARD



Du même auteur au Diable vauvert

LA PARABOLE DES TALENTS, roman, 2001

NOVICE, roman, 2008

LIENS DE SANG, roman, 2021

ISBN: 979-10-307-0331-3

Titre original: PARABLE OF THE SOWER

© Octavia E. Butler, 1993

© Éditions J'ai lu, 1995, pour la traduction française

© Éditions Au diable vauvert, 2001, 2017

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com

contact@audible.com

2024

Le prodige est, dans son essence, faculté d'adaptation et obsession constructive. Sans persistance, ce qui en reste n'est qu'un enthousiasme passager. Sans faculté d'adaptation, ce qui en reste peut dévier vers un fanatisme destructeur. Sans obsession constructive, il n'y a rien.

Semence de la Terre: Le Livre des vivants
Lauren Oya Olamina

1

*Tout ce que tu touches,
Tu le changes.
Tout ce que tu changes,
Te change.
La seule vérité permanente
Est le Changement.
Dieu
Est Changement.
Semence de la Terre : Le Livre des vivants*

Samedi 20 juillet 2024

Ce rêve, toujours le même, est revenu la nuit dernière. J'aurais dû m'y attendre. Il me vient quand je me débats, suspendue à mon crochet personnel, et m'efforce de faire comme s'il ne se passait rien d'inhabituel. Il me vient quand je m'efforce d'être la fille de mon père.

C'est notre anniversaire, aujourd'hui – cinquante-cinq ans pour lui, quinze pour moi. Demain, j'essaierai de lui faire plaisir, à lui, à la communauté et à Dieu. La nuit dernière, donc, j'ai refait ce rêve qui n'est qu'un mensonge. Il me faut le raconter parce que ce mensonge-là me trouble trop profondément.

J'apprends à voler, à léviter. Personne ne m'apprend, j'apprends toute seule, petit à petit, leçon de rêve après leçon de rêve. Une image pas très subtile, mais persistante. Je n'en suis pas à ma première leçon et j'ai fait des progrès. J'ai davantage confiance en moi, mais j'ai encore peur. Je ne parviens pas à bien contrôler ma direction.

Je me penche en avant, vers la porte. Une porte comme celle qui sépare ma chambre du couloir. Elle me paraît très loin de moi, mais je me penche vers elle. Le corps raide et tendu, je lâche tout ce qui peut me retenir, tout ce qui peut m'empêcher de m'élever ou de tomber. Donc je me penche dans l'air, m'étire vers le haut, sans m'élever, mais sans tomber. Puis je commence à bouger, je glisse dans l'air à quelques centimètres du sol, prise entre la terreur et la joie.

Je dérive vers la porte. Une pâle et froide lumière en émane. Puis je dévie légèrement vers la droite. Je vois bien que je vais manquer la porte et me cogner au mur, mais je suis incapable de m'arrêter ou de tourner. Je continue de dévier, m'éloignant de la porte et de la lueur froide, pour me diriger vers une autre lumière.

Le mur devant moi brûle. Le feu a surgi de nulle part, a traversé le mur. Il vient vers moi. Il s'étend. Je dérive dans sa direction. Il gronde maintenant autour de moi. Je me débats, j'essaie de m'en dégager, saisissant des poignées d'air et de feu. Le noir se fait.

Peut-être que je me réveille. Ça m'arrive quand le feu m'avale. Ça fait mal. Quand je me réveille ainsi, je ne peux plus me rendormir. J'ai bien essayé, mais je n'ai jamais réussi.

Cette fois, je ne me réveille pas complètement. Je me fonds dans la seconde partie du rêve, celle qui est ordinaire et vraie, celle qui m'est arrivée il y a des années, quand j'étais petite, bien qu'à ce moment-là la chose ait paru sans importance.

Obscurité.

Obscurité s'éclairant.

Étoiles.

Étoiles jetant leur lointain scintillement.

« On ne pouvait pas voir autant d'étoiles quand j'étais petite », me dit ma belle-mère.

Elle parle en espagnol, sa langue maternelle. Elle est là, immobile et petite, les yeux levés vers le vaste champ de la Voie lactée. Nous sommes sorties, elle et moi, pour enlever le linge mis à sécher. La journée a été chaude, comme d'habitude, et nous apprécions la fraîche obscurité de la nuit qui vient de tomber. Il n'y a pas de lune, mais nous y voyons très bien. Le ciel est constellé d'étoiles.

Le mur du quartier dresse près de nous sa présence massive. Il est pour moi un animal ramassé, prêt à bondir, plus menaçant que protecteur. Mais ma belle-mère est à mes côtés et elle n'a pas peur. Je ne la quitte pas d'un pas. J'ai sept ans.

Je regarde les étoiles et le ciel sombre et profond.

« Pourquoi on pouvait pas voir les étoiles? je lui demande. Tout le monde peut les voir. »

Je parle aussi en espagnol, comme elle me l'a appris. Cela crée une certaine intimité entre nous.

« Les lumières de la ville, dit-elle. Les lumières, le progrès, la richesse, toutes ces choses qui ne veulent plus rien dire à personne, aujourd'hui... Quand j'avais ton âge, ma mère me disait que les étoiles – les quelques étoiles que nous pouvions voir – étaient les fenêtres du ciel. Des fenêtres par lesquelles Dieu pouvait nous surveiller. Et pendant presque une année, je l'ai cru. »

Elle me tend le paquet de couches de mon plus jeune frère. Je les emporte vers la maison où elle a laissé le grand panier en osier et je les pose sur la pile de linge. Le panier est maintenant plein. Je jette un coup d'œil pour voir si ma belle-mère ne me regarde pas et je me laisse tomber en arrière sur le tas de vêtements propres. Le temps de la chute, j'ai l'impression de flotter.

Je reste là, les yeux vers les étoiles. Je choisis une constellation et en nomme les astres qui la composent. J'ai appris la carte du ciel dans un livre d'astronomie qui appartenait à ma grand-mère paternelle.

Je vois la soudaine traînée de lumière d'une météorite traçant vers l'ouest et je reste à contempler le ciel en espérant vivement en voir une autre. Mais j'entends ma belle-mère qui m'appelle et je la rejoins.

« Il y a toujours les lumières de la ville, maintenant, je lui dis. Elles ne cachent pas les étoiles.

Elle secoue la tête.

— Il y en a beaucoup moins qu'avant. Les enfants, aujourd'hui, ne s'imaginent pas les millions de lumières qui brillaient... il n'y a pas si longtemps encore.

— Je préfère les étoiles, je dis.

— On peut s'en contenter, mais moi je préférerais revoir les lumières de la ville, et le plus tôt serait le mieux. »

2

*Un don de Dieu
Peut brûler la main
Qui n'est pas prête à le recevoir.
Semence de la Terre: Le Livre des vivants*

Dimanche 21 juillet 2024

Cela fait plus de trois ans que le dieu de mon père a cessé d'être mon dieu. Son Église a cessé d'être mon Église. Pourtant, aujourd'hui, parce que je suis lâche, je me laisse initier à ce culte. Je laisse mon père me baptiser au nom de ce dieu qui porte trois noms et qui n'est plus le mien.

Mon dieu a un autre nom.

Nous nous sommes levés tôt ce matin parce qu'il fallait traverser la ville pour aller à l'église. La plupart des dimanches, p'pa célèbre la messe à la maison. Il est pasteur baptiste et, bien que les gens de notre quartier ne soient pas tous baptistes, ceux qui ressentent le besoin de se rendre à l'église sont contents de venir chez nous. De cette façon, ils n'ont pas à se risquer dehors

où tout est tellement dangereux et fou. C'est déjà assez moche que certains – comme mon père – soient obligés de sortir travailler au moins une fois par semaine. Aucun d'entre nous ne va plus à l'école. Les adultes ont peur sitôt que les enfants sortent du périmètre protégé.

Mais aujourd'hui, c'est spécial. Mon père s'est arrangé avec un autre pasteur – un ami qui dispose encore d'une véritable église avec un vrai baptistère.

P'pa avait une église à quelques blocs d'ici seulement, à l'extérieur du mur. C'était avant que chaque quartier s'entoure d'un mur de protection. L'église a été envahie par des sans-abri et vandalisée plusieurs fois, puis quelqu'un a déversé de l'essence et l'a brûlée. Sept sans-abri ont péri dans l'incendie.

En tout cas, l'ami de p'pa, le révérend Robinson, avait réussi à empêcher que son église ne soit détruite. Nous sommes partis à bicyclette, ce matin – moi, deux de mes frères, quatre autres gosses du voisinage en âge d'être baptisés, plus mon père et d'autres hommes armés de fusils à pompe. Tous les adultes étaient armés. C'est la règle. Toujours se déplacer en groupe armé.

Évidemment, j'aurais pu recevoir le baptême dans la baignoire, à la maison. Ça m'aurait parfaitement convenu et ça aurait été moins cher et sans danger. Je le leur ai dit, mais personne n'a prêté attention à moi. Pour les adultes, se rendre dans une véritable église leur rappelait le bon vieux temps où il y avait des églises partout, où les rues étaient brillamment éclairées et où l'essence était pour les voitures et les camions, pas pour brûler les gens et les choses. Ils ne rataient jamais une occasion de se rappeler le passé et de dire aux enfants combien ce serait merveilleux quand le pays se redresserait de nouveau et que le bon vieux temps reviendrait.

Ouais.

Pour nous, les gosses, la sortie était juste une aventure, un prétexte pour franchir le mur. Nous serions baptisés au nom du devoir religieux ou par acquit de conscience. Dans l'ensemble, on n'était pas très intéressés par la religion. Moi, si, bien que j'appartienne à une autre croyance.

« Pourquoi prendre des risques ? m'a dit Silvia Dunn, il y a quelques jours. Il y a peut-être quelque chose de bien dans tout ce truc de religion. »

C'est du moins ce que pensent ses parents, ce qui lui valait d'être avec nous.

Mon frère Keith aussi était là, mais lui ne partageait aucune de mes idées. Il s'en foutait. P'pa voulait le baptiser, alors pourquoi pas ? Tout ce qui l'intéresse, c'est traîner avec ses copains, se faire passer pour un grand, sécher le travail et disparaître dès qu'on a besoin de lui. Il a douze ans et il est l'aîné de mes trois autres frères. Je ne l'aime pas beaucoup, mais il est le préféré de ma belle-mère. Trois garçons intelligents et un idiot, et c'est l'idiot qu'elle aime le plus.

Keith n'avait pas assez d'yeux pour regarder autour de lui, tandis qu'on traversait la ville. Son ambition, si on peut dire, est de nous quitter et d'aller à Los Angeles. Il n'est jamais très clair quant à ce qu'il fera là-bas. Il veut seulement aller à la grande ville et se faire un paquet de fric. D'après mon père, la grande ville n'est qu'une carcasse rongée par de trop nombreux vers. Je pense qu'il a raison, sauf que tous les vers ne sont pas à L.A. Il y en a ici aussi.

Heureusement, les asticots ne sont pas matinaux. Ils dormaient encore, à même le sol sur le trottoir. Certains étaient réveillés, mais ne nous prêtaient aucune attention. J'en ai vu au moins trois qui ne reverraient plus jamais le jour. L'un d'eux n'avait plus de tête. Je me suis surprise à la chercher du regard. Après ça, je me suis efforcée de regarder droit devant moi.

Nous avons croisé une jeune femme. Sale, entièrement nue, le regard hébété, elle avançait comme un zombie. Peut-être qu'elle était ivre ou droguée. Peut-être qu'elle avait été tellement violée qu'elle avait perdu la tête. J'ai déjà entendu des histoires comme ça. Les garçons ont manqué tomber de vélo en la voyant. Ils en ont sûrement gardé une vision que le baptême n'était pas près de leur faire oublier.

La femme nue ne nous a même pas vus. J'ai jeté un coup d'œil en arrière, après qu'on l'eut dépassée, juste à temps pour l'apercevoir qui s'accroupissait dans l'herbe au pied d'un mur de voisinage.

Des murs, il y en avait partout. Certains faisaient la longueur d'un bloc, d'autres deux et plus. Sur les collines, il y en avait autour des propriétés privées – une en particulier, une grande maison avec de petites dépendances pour les domestiques. Mais notre route ne passait pas par là. On traversait des quartiers si pauvres que leurs murs étaient faits de pierres montées sans mortier et de toutes sortes de débris. Puis on est entrés dans la zone, là où il n'y a pas de mur du tout. La plupart des maisons avaient été brûlées ou saccagées et elles étaient infestées d'ivrognes ou de junkies, squattées par des familles sans abri avec leurs enfants maigres et sales, à moitié nus. Ils étaient réveillés, ceux-là, et nous regardaient passer. J'ai de la peine pour les petits, mais les grands, ceux de mon âge, m'inquiètent. On roulait au milieu de la chaussée et ils sortaient des taudis et nous observaient. Je crois que si on n'avait pas été en nombre et s'ils n'avaient pas vu nos fusils, ils auraient essayé de nous voler nos bicyclettes, nos habits et nos chaussures. Et ensuite? Nous violer? Nous tuer? Nous aurions pu nous retrouver comme cette femme nue, à tituber dans la rue, certaine d'attirer tôt ou tard de nouveaux carnassiers, à moins qu'elle ne puisse trouver de quoi se vêtir. Je regrette de n'avoir rien pu faire pour elle.

Ma belle-mère raconte que mon père et elle se sont arrêtés un jour pour aider une femme blessée, et les types qui l'avaient battue ont bondi de derrière un mur et ont bien failli les tuer.

Et nous sommes à Robledo, à trente kilomètres de Los Angeles. D'après p'pa, Robledo a été autrefois une verdoyante et prospère petite ville, qu'il était impatient de quitter quand il avait vingt ans. Comme Keith, il voulait échapper à l'ennui. L.A. était mieux alors, moins dangereuse. Il y a passé vingt et un ans. Puis, en 2010, ses parents ont été assassinés et il a hérité de leur maison. Ceux qui les avaient tués avaient cassé ce qu'ils n'avaient pu emporter, mais ils n'avaient pas mis le feu. Il n'y avait pas encore de mur, en ce temps-là.

Folie que de vivre sans un mur pour se protéger. Même à Robledo, la plupart des pauvres – squatters, ivrognes, junkies, sans-abri – sont dangereux. Ils sont désespérés, ou fous, ou les deux. Ça suffit pour rendre quiconque dangereux.

Ils se mutilent entre eux, se coupent les oreilles, se tranchent les bras, les jambes. Ils ont des maladies qu'évidemment ils ne soignent pas. Leurs plaies s'infectent. Ils n'ont pas les moyens d'acheter de l'eau pour se laver et sont couverts de vermine. Ils n'ont pas assez à manger et souffrent de malnutrition, quand ils ne s'empoisonnent pas en mangeant des produits avariés. Difficile de pédaler sans remarquer toute cette misère.

Je suis capable de supporter la douleur sans m'effondrer. J'ai dû apprendre à le faire. Mais j'avais du mal, aujourd'hui, à suivre les autres, alors que tous ces gens qu'on croisait me rendaient littéralement malade.

Mon père me jetait un regard de temps à autre. Il me dit toujours : « Tu peux dominer ton handicap. Tu n'es pas obligée de t'y abandonner. » Il prétend, ou peut-être qu'il le pense sincèrement, que mon syndrome d'hyperempathie est quelque chose dont je peux me débarrasser à volonté. Après tout, la sensation de

« partage » que je ressens n'est pas réelle. Ce n'est pas de la magie ou une perception extra-sensorielle qui me permet de partager la douleur ou le plaisir d'autres personnes. C'est purement psychique. Mon frère Keith faisait souvent semblant d'être blessé, juste pour voir si je pouvais partager sa prétendue douleur. Une fois, il a même utilisé de l'encre rouge pour faire croire que c'était du sang et me faire saigner. J'avais onze ans alors, et il est vrai que je pouvais saigner quand je voyais quelqu'un d'autre saigner. Je ne pouvais pas m'en empêcher et j'avais toujours peur que cela m'arrive devant des étrangers à la famille.

Je n'ai plus saigné avec personne depuis que j'ai eu douze ans et mes premières règles. Quel soulagement ç'a été! J'aurais bien aimé que le reste s'en aille aussi. Keith n'a réussi à me faire saigner qu'une seule fois, et je le lui ai fait chèrement payer. Je ne me battais pas beaucoup quand j'étais petite, parce que ça me faisait trop mal. Je ressentais les coups que je donnais comme si c'était moi qui les encaissais. Aussi quand il fallait vraiment que je me batte, je cognais comme rarement des enfants le font. C'est comme ça que j'ai cassé le bras de Michael Talcott et le nez de Rubin Quintanilla, sans parler des quatre dents de Silvia Dunn. Oh, ils méritaient dix fois ce que je leur ai fait, mais j'ai quand même été punie. C'était injuste. Quoi, mon père et ma belle-mère savaient bien que la punition était double! Mais ça ne les a pas arrêtés, de le savoir. Ils l'ont fait pour contenter les parents des autres enfants. Mais quand j'ai décidé de flanquer une volée à Keith, je savais que Cory ou p'pa ou les deux me puniraient, c'était mon petit frère, tout de même. Aussi je l'ai frappé de façon qu'il paie ce qu'il m'avait fait, mais aussi ce que mes parents me feraient.

Il s'en souvient encore.

D'autant plus que lui aussi a eu droit à une correction pour avoir risqué de rendre publique une « affaire de famille ».

L'intimité et les « affaires de famille », ça compte terriblement pour p'pa. Il y a tout un tas de choses qu'on n'a pas intérêt à déballer en dehors du cercle familial. En premier lieu, il y a ma mère, mon hyperempathie, et comment les deux sont liées. Aux yeux de mon père, c'est la honte. Il est prêtre, professeur et directeur d'école. Une première épouse qui était une junkie et une fille qui en a souffert dans ses gènes, c'est une chose qu'il n'avait pas envie de rendre publique. Une chance pour moi. Je ne tiens pas non plus à ce qu'on sache que je suis quelqu'un d'aussi vulnérable, surtout dans le monde où on vit.

Je ne peux rien faire au sujet de mon hyperempathie, quoi qu'en pense ou souhaite p'pa. Je ressens ce que les autres ressentent ou que je pense qu'ils ressentent. L'hyperempathie est ce que les médecins appellent un syndrome organique d'illusion. La belle affaire. Tout ce que je sais, c'est que ça fait mal. Grâce au Paracetco, la pilule géniale, la poudre miracle, cette drogue que ma droguée de mère avait élue, jusqu'à ce que ma naissance la tue, me voilà anormale. J'ai des tas de douleurs qui ne sont pas les miennes et qui ne sont pas réelles, mais qui font aussi mal que si elles l'étaient.

Je suis censée partager le plaisir comme la douleur, mais pour ce qui est du premier, on ne peut pas dire qu'il court les rues, aujourd'hui. En tout cas, s'il y a un plaisir que j'aime partager, c'est bien celui du sexe. Je prends doublement mon pied, puisque j'éprouve les deux plaisirs : celui de mon partenaire et le mien. À la vérité, je le regrette presque, parce que coucher avec un garçon, ce n'est pas vraiment facile quand on habite dans une minuscule communauté où tout se sait et que, par-dessus le marché, on est la fille du pasteur.

Enfin, j'ai les neurones plus brouillés qu'une omelette et ma météo personnelle n'annonce aucune amélioration à venir. Mais je peux m'en accommoder, tant que les gens ignorent ma

condition. D'ailleurs, tout se passe très bien à l'intérieur de nos murs. À l'extérieur, comme en ce moment, pédalant vers le baptême, c'est une tout autre histoire. Une sale histoire. Tous ces malheurs autour de nous, c'est autant de coups d'épingle dans ma tête, mon cœur et mon ventre.

Images de chair mutilée jalonnant notre route comme des enseignes vivantes de détresse. Un petit garçon dont la tête n'est qu'une constellation de plaies purulentes noires de mouches ; un homme au poignet tranché encore sanglant ; une petite fille nue qui ne doit pas avoir plus de sept ans et dont les cuisses sont couvertes de sang ; une femme au visage tuméfié par les coups...

Je dois avoir l'air nerveuse, à regarder comme ça autour de moi comme un oiseau craintif. Et p'pa a dû le remarquer parce qu'il m'épie sans cesse du regard. Bien sûr, je m'efforce de ne rien laisser paraître, mais le bonhomme me connaît, et il sait lire derrière mon masque. Les gens me trouvent une expression dure, voire méchante. Tant mieux, je préfère qu'ils pensent ça plutôt que de connaître la vérité. Je n'en aurais plus pour longtemps si jamais ils se doutaient comme il est facile de me faire du mal.

P'pa tenait à ce qu'on dispose d'eau potable pour le baptême. Bien entendu, il n'avait pas les moyens d'en acheter. Qui les avait ? C'est pourquoi il y avait, en plus de mes frères Keith et Marcus, quatre autres enfants : Silvia Dunn, Hector Quintanilla, Curtis Talcott et Drew Balter.

Leurs parents participaient donc aux frais. Eux aussi pensaient qu'un baptême avait assez d'importance pour qu'on dépense de l'argent et qu'on prenne quelques risques. J'étais la plus âgée du lot, deux mois de plus que Curtis. Ça ne me disait rien d'aller me faire baptiser et ça ne m'arrangeait pas que Curtis soit de la partie. Il me plaisait plus que je n'aurais voulu.

Je savais aussi que c'était réciproque. J'avais peur de me trahir un de ces quatre en public et qu'il découvre ma tare. Mais ce n'était pas aujourd'hui que ça m'arriverait.

Le temps qu'on arrive à l'église transformée en forteresse, j'avais les muscles des mâchoires tétanisés à force de les serrer, et j'étais épuisée.

Il n'y avait pas plus d'une cinquantaine de fidèles. S'ils avaient été réunis à la maison, on aurait eu l'impression d'une foule. Mais ici, dans la grande salle, avec ses barreaux à toutes les ouvertures, ses rouleaux de barbelés coupants comme des rasoirs, le haut mur d'enceinte, ses gardes armés de fusils, ça faisait bien peu de monde. Tant mieux. Si jamais j'étais prise de douleur, je préférais que ce soit devant le moins de témoins possible.

Le baptême s'était déroulé comme prévu. Les enfants se sont déshabillés dans les toilettes et ont revêtu des robes blanches. Quand nous avons été prêts, le père de Curtis nous a emmenés dans une antichambre, d'où on a pu entendre le prêche – la première épître de saint Jean et le deuxième chapitre des Actes des Apôtres – et où nous avons attendu notre tour.

Je suis passée la dernière. Une idée de mon père, sans doute. D'abord les enfants des voisins, puis mes frères, enfin moi. Pour des raisons que je ne m'explique pas très bien, p'pa est persuadé que j'ai besoin d'apprendre l'humilité. Comme si mon hyperempathie – avec l'humilité biologique qu'elle implique et l'humiliation qu'elle m'inflige – ce n'était pas assez...

Mais qu'est-ce que ça pouvait faire? Il fallait bien que quelqu'un passe en dernier. Je regrette seulement de ne pas avoir eu le courage de refuser toute cette mascarade.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

Les catholiques subissent ça quand ils sont bébés. Dommage que les baptistes ne fassent pas de même. J'aimerais presque

éprouver ce que mon père, et tant d'autres avec lui, ressent face au baptême. Cela dit, je préférerais m'en foutre royalement.

Ce n'est, hélas, pas le cas. Je pense beaucoup à Dieu

— ou, disons, à l'idée de Dieu – ces temps-ci. Ça m'intéresse de savoir si les gens ont ce qu'ils appellent la « foi », et la foi en quel genre de dieu. Keith dit que Dieu est juste le moyen que les adultes ont trouvé pour vous foutre la trouille et vous faire faire ce qu'ils veulent. Évidemment, il se garde bien de dire des choses pareilles devant p'pa. Il croit ce qu'il voit, il dit. Le problème, c'est qu'il ne voit pas grand-chose. P'pa m'en dirait autant s'il savait ce à quoi je crois. Peut-être qu'il aurait raison. Mais ça ne m'empêcherait pas de continuer à penser ce que je pense.

Un tas de gens voient Dieu comme un père, ou comme un flic, ou comme un roi. Il y a du Superman dans leur dieu. Superman en moins rigolo. D'autres pensent que Dieu, c'est un autre mot pour nature. Bizarre, quand on pense que l'homme n'a de cesse qu'il ne détruise la nature et que la nature ne se défend pas trop mal de son côté pour nous rendre la vie misérable.

Il y en a aussi qui pensent que Dieu est un esprit, une force, une réalité ultime. Demandez-leur ce qu'ils entendent par là et vous aurez autant de réponses que d'individus. Alors, qui est Dieu? Juste un nom désignant ce qui peut vous donner le sentiment d'être protégé?

Il y a en ce moment dans le golfe du Mexique un ouragan qui fait des ravages. Déjà sept cents morts sur les côtes de Floride et du Texas. Combien d'autres gens a-t-il tués? Combien mourront de faim, à cause des récoltes perdues? C'est la nature. C'est ça, Dieu? Ceux qui sont morts sont des pauvres, des sans-abri, inévitablement exposés à la fureur des éléments. Est-ce un péché contre Dieu, d'être pauvre? Nous

sommes presque pauvres nous-mêmes. Il y a de moins en moins de travail, de plus en plus d'enfants qui grandissent sans avenir devant eux. Nous serons tous pauvres, un jour. Les adultes ont beau dire que ça s'arrangera, ils ne trompent qu'eux-mêmes : ça ne pourra jamais qu'empirer. Comment le dieu de mon père se comportera-t-il quand nous serons dans la misère ?

Y a-t-il un dieu ? S'il y en a un, est-ce qu'il se soucie de nous ? Les déistes comme Benjamin Franklin ou Thomas Jefferson disent que Dieu nous a créés puis nous a abandonnés à notre propre sort.

Je me demande si les gens des côtes du golfe du Mexique ont encore la foi. Il y en a qui continuent de croire, même après les pires catastrophes. J'ai lu pas mal de trucs là-dessus. Mais je lis beaucoup, de toute façon. Ce que je préfère dans la Bible, c'est le Livre de Job. Ça en dit plus sur le Dieu de mon père et sur les dieux en général que tout ce que j'ai pu lire à ce sujet.

Dans Job, Dieu dit qu'il a tout fait et qu'il sait tout et que personne n'a le droit de lui reprocher quoi que ce soit. D'accord. Ça marche. Ce Dieu de l'Ancien Testament est intouchable, qu'il y ait la guerre ou la paix, la misère ou le bien-être. Mais ce Dieu ressemble beaucoup à Zeus, un type drôlement fortiche qui joue avec ses jouets comme mes jeunes frères jouent avec leurs petits soldats. Pan ! Pan ! Il y en a sept qui tombent ! C'est vous qui faites les lois quand les jouets vous appartiennent. Qui se soucie de ce que les jouets pensent ? On peut détruire une famille de jouets et en acheter une autre. Les jouets des enfants, comme les enfants de Job, sont remplaçables.

Peut-être que Dieu est une espèce de grand gosse qui joue avec ses jouets. Si c'est le cas, qu'est-ce que ça fait sept cents morts dans un ouragan ou si sept gosses vont dans une église se faire plonger dans une baignoire remplie d'eau chère ?

Et si tout ça était faux ? Si Dieu était autre chose ?